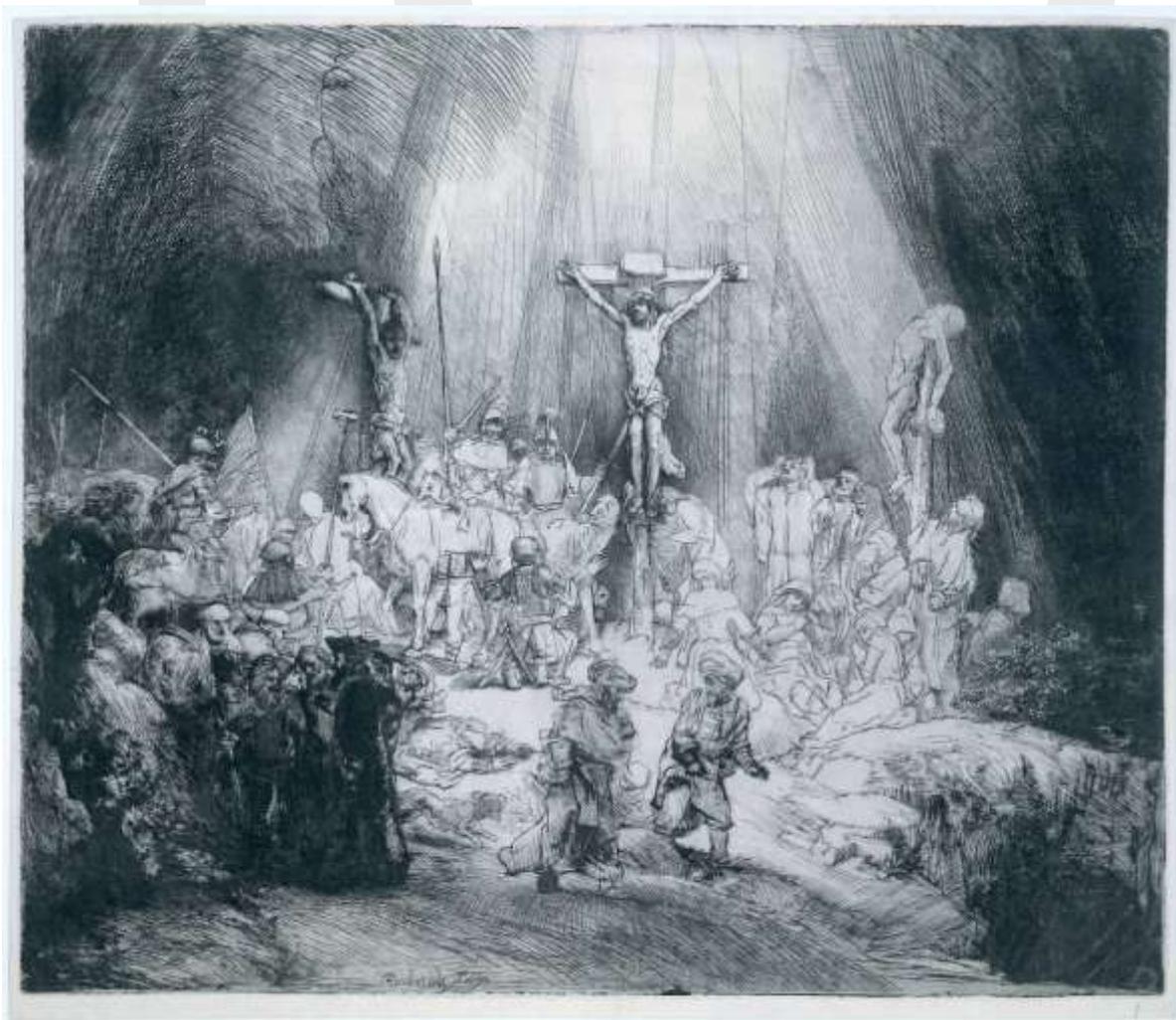


Fictions évangéliques

On sacralise souvent la Bible, sur laquelle par exemple prête serment le président des États-unis nouvellement élu. Certains fundamentalistes parlent même de *l'inerrance* biblique, pour signifier que la Bible ne se trompe jamais. En christianisme le texte évangélique bénéficie du même privilège, comme on le voit dans l'expression courante : « Parole d'évangile », par laquelle on évoque quelque chose de sacro-saint, à quoi on doit automatiquement accorder crédit. Mais a-t-on vraiment raison de le faire ? Et si on le fait, dans quel sens doit-on le faire ?



On peut bien sûr trouver bien singulier ce singulier : « Parole d'évangile ». En réalité, de *quel* évangile s'agit-il ? On oublie aussi la prudence de l'Église, qui parle toujours de l'évangile *selon* un tel, ou un tel, etc. Mais que se passera-t-il, si l'on montre que l'évangile est dans sa plus grande partie une fiction littéraire ? Cela surprendra certains, en désorientera d'autres. Cependant à mon avis la foi ne devrait pas en sortir détruite, ni même fragilisée, mais plutôt épurée et mature : il arrive que des fictions soient véritablement institutantes, psychologiquement utiles et structurantes, qu'elles sont comme des [miroirs](#) où

nous acquérons finalement une figure humaine. Elles façonnent l'homme pour qu'il ressemble à l'homme.

Cette gravure très connue de Rembrandt est le troisième état des *Trois croix*. Le peintre s'inspire évidemment du texte évangélique. On reconnaît évidemment ici le Calvaire, où la croix du Christ est flanquée, à droite et à gauche, de deux autres supportant chacune un des deux larrons. Mais ces larrons, qui nous semblent si familiers aujourd'hui, ont-ils vraiment existé ? Ils viennent en réalité d'un texte, du passage bien connu d'Isaïe, celui dit du « Serviteur souffrant », où les chrétiens ont vu une préfiguration du Messie ou du Christ crucifié pour le salut des hommes (alors que pour un juif il n'y a dans ce passage qu'une allégorie des épreuves actuelles d'Israël, et il n'y est en aucune façon question d'un quelconque Messie, qui, s'il vient, viendra en triomphe). On a donc lu de façon particulière Isaïe 53/12 : « Il a été mis au nombre des hors la loi ». Notez qu'il n'est pas encore question ici de « larrons », mais de « hors la loi » : la Septante a *anomoi*, la Vulgate *scelerati* (d'où notre : « scélérats »).

On peut dire que le rédacteur évangélique *invente* au sens ancien de ce mot, c'est-à-dire trouve (latin *invenire*) une situation dans un texte plus ancien qu'il a sous les yeux, ou dont il se souvient pour l'avoir longuement fréquenté. – Mais ensuite il va inventer au sens moderne du terme, c'est-à-dire ajouter du nouveau à de l'ancien. Ainsi les rédacteurs de Marc et Matthieu spécifient les hors la loi en « brigands » (*lēstai*), en inventent le nombre (deux), et la répartition par une symétrie topologique que reprendront toutes les œuvres plastiques figurant la scène, « un à droite, l'autre à gauche » : Marc 15/27 ; Matthieu 27/38. La Vulgate traduit le mot grec par *latrones*, et c'est de là que viennent nos « larrons ». Le rédacteur de Luc, lui, ne parle que de « malfaiteurs » (*kakourgoi*), que bizarrement la Vulgate traduit encore, sans doute par habitude prise, par *latrones* : Luc 23/34. Mais surtout le texte lucanien va plus loin encore dans l'invention au sens moderne, en distinguant entre les larrons un mauvais (railleur) et un bon (compatissant). C'est à ce dernier, repentant, que Jésus promet pour le jour même (si on choisit la ponctuation traditionnelle) le salut et le paradis : Luc 23/39-43.

Je dirai que cette *fiction* du pardon est d'une très grande importance psychologique : elle nous donne espoir, comme il se voit, bien plus tard, dans cette strophe du *Dies irae* : « *Qui Mariam exaudisti / Qui latronem absolvisti / Mihi quoque spem dedisti* » (Toi qui as absous Marie [Madeleine], toi qui as absous le larron / À moi aussi tu as donné espoir). La vérité du pudding, disent les empiristes, est qu'on le mange. Ainsi les fictions instituant, comme celle de Marie-Madeleine ou du bon larron, sont celles qui mettent en scène nos existences de façon à ne pas nous désespérer, elles nous éclairent par des scénarios qui ensuite peuvent baliser nos chemins de vie, être comme ici génératrices de confiance.

L'évangile de Jean, lui, ne fait pas mention des deux larrons : il y a simplement pour Jésus deux autres compagnons de crucifixion (19/18). Mais il y aurait ici une grande naïveté à raisonner comme Vladimir au début d'*En attendant Godot* de Beckett : « Comment se fait-il que des quatre évangélistes un seul présente les faits de cette façon ? Ils étaient cependant là tous les quatre – enfin pas loin. Et un seul parle d'un larron de sauvé... Un sur quatre... » (éd. Minuit,

p.15) En vérité, ce raisonnement naïf vient d'une erreur d'optique fréquente encore aujourd'hui chez le croyant de base : on prend ce type de récit comme une relation historique, alors qu'il ne s'agit que d'une reconstitution faite non pas par un témoin oculaire, mais par ce qu'aujourd'hui on appelle de façon bien plus heureuse, un « témoin de conviction », qui peut alors, à partir de ses souvenirs de lecture, inventer à son gré.

S'agissant de nos deux larrons, un apocryphe ultérieur, la *Déclaration de Joseph d'Arimathie*, a éprouvé le besoin de les nommer et de les caractériser encore davantage : l'un appelé Dysmas, le « méchant », dont la vie elle-même est calquée sur celle de Procuste, brigand mythique de l'Antiquité ; et l'autre, le « bon », appelé Gestas, brigand au grand cœur, détrousseur des riches et bienfaiteur des pauvres, dont la vie fait penser à celle qui sera prêtée plus tard à Robin des Bois. Un texte en amont donc, et un autre en aval : preuve que la littérature n'a et n'aura jamais de fin...

On peut dire que le rédacteur évangélique procède selon la technique du *midrash*, bien connue en milieu juif : on brode autour d'un texte antérieur, dont on fait le commentaire exégétique. On peut parler aussi de *palimpseste*, au sens où un texte prétendument nouveau n'est en réalité qu'une réécriture d'un texte plus ancien, dont on s'inspire au départ, et auquel on ajoute ensuite d'autres choses. Rembrandt s'inspire sans aucun doute ici de la version reçue ordinairement du texte évangélique, mais s'est-il demandé ce qu'il y avait derrière cette version, derrière ce texte ? Les textes sont comme les trains ou les désirs : chacun peut en cacher un autre.

On dit souvent : Comme dit l'autre... Quel Autre ? Derrière chaque parole, une autre, puis une autre... : la mise en abîme peut se prolonger à l'infini. Qui a commencé ? On ne le sait. Combien de paroles nous modèlent dans la pièce que nous jouons dont l'Auteur se perd dans la nuit des temps ! « Comme dit l'Autre », version laïque de la voix de Dieu...

On peut alors aisément montrer que le récit de la passion tout entier n'est qu'un *midrash*, à base d'Isaïe et des Psaumes principalement : les insultes et moqueries des assistants renvoient au verset 7 du Psaume 22, le partage de la tunique au verset 18, le dernier cri de Jésus avant de mourir, en Marc et Matthieu, au premier verset (« Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? ») – mais dans la version de Luc c'est le verset 5 du psaume 31 qui est utilisé (« Je remets mon esprit entre tes mains »), avec cependant l'ajout du mot « Père », etc.

Bien entendu le texte peut indiquer indirectement sa gestation et citer sa propre référence, lorsqu'il dit par exemple que les choses se sont effectivement produites comme il les présente « pour que l'Écriture s'accomplît ». Ce « selon les Écritures » est d'ailleurs constamment présent pour illustrer les articles de notre Credo concernant la vie de Jésus. Mais s'agit-il vraiment d'une authentification historique, ou au contraire de l'indication ainsi révélée du point de départ textuel ? En vérité, croire à la réalité historique des événements ainsi rapportés et affaire de foi, car on peut tout aussi bien dire qu'ils ont été racontés ainsi par quelqu'un qui avait les Écritures sous les yeux et en était simplement inspiré, ou s'en inspirait.

Pour bien faire voir la chose, j'ajouterai deux exemples. D'abord celui de l'agonie de Jésus au Jardin des Oliviers. On lit que Jésus demande à son Père que l'épreuve lui soit épargnée, et dans certaines versions, mais pas dans toutes, qu'un ange descend du ciel pour le fortifier, et que des grumeaux de sang tombent de sa tête (Luc 22/43-44). Tout cela, comment le sait-on ? Les seuls habilités à nous le dire ne peuvent être que les Apôtres. Mais précisément à ce moment-là ils dorment, donc ils ne sont pas en état de le faire. On m'a dit que Jésus aurait pu leur raconter la scène après sa résurrection : mais cela suppose évidemment qu'on croie à la résurrection dans sa version littérale.

On pourrait en dire autant, comme second exemple, du récit du procès de Jésus, auquel nul apôtre n'a assisté, et qui nous est pourtant narré dans ses détails. La vérité me semble-t-il est que le narrateur procède avec l'omniscience de tout romancier, sans aucun contrôle factuel ou historique. Il a une totale liberté de raconter telle ou telle chose, puisque assurément personne ne peut le contredire. Libre à lui d'écrire : « La Marquise sortit à cinq heures », de choisir une Marquise plutôt qu'une Comtesse ou une Duchesse, cinq heures plutôt que quatre ou six, etc. Il invente donc au sens moderne du mot.

Certes on aimera toujours les récits de vie, ce qu'on appelle le *story telling*. Voyez mes billets [Biographie](#) (sur le célibat prétendu de Jésus), et [Historicité](#) (sur la supposée permanence actuelle des oliviers de Gethsémani). – Mais compte tenu des remarques qui précèdent, à ce qu'on a raconté à propos de Jésus on pourrait maintenant préférer son enseignement lui-même, qu'on suppose être moins sujet à caution que les fictions narratives qui l'ont recouvert. À l'*Evangelium de Christo*, l'Évangile au sujet du Christ, on pourrait préférer l'*Evangelium Christi*, l'Évangile du Christ. Ou encore à la diégèse ou au récit des événements de sa vie (Luc 1/1), l'exégèse qu'il a apportée de la voix de son Père (Jean 1/18).

Je laisse de côté l'épineux problème de savoir si cet enseignement lui-même, tel qu'il nous est présenté, est unifiable. Mais je me contenterai de suggérer qu'il peut être lui aussi inventé dans les deux sens du mot que j'ai signalés, trouvé ailleurs et aussi recombinaison et enrichi. Ainsi la magnifique parole sur la croix : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » (Luc 23/34) reprend manifestement la suite du texte d'Isaïe dont je suis parti sur le serviteur souffrant mis au rang des hors la loi : « Et il a intercédé pour les coupables. » (53/12) C'est une nouvelle utilisation, une actualisation de l'ancien texte. Mais le contenu ici est spécifié par l'ajout décisif : « car ils ne savent ce qu'ils font ». Est-il nouveau ? Il reprend l'enseignement même de Socrate dans le *Gorgias* de Platon : « Nul n'est méchant volontairement. » Qu'en était-il de la voix même, de l'*ipsissima vox* de Jésus ? On sait que le rédacteur de Luc écrit pour des Grecs, familiers de ce type de pensée. Nous ne saurons jamais si Jésus a prononcé cette si belle phrase, ou si on l'a mise dans sa bouche par réminiscence hellénisante. Mais l'essentiel n'est pas là sans doute : l'important est qu'elle ait en nous un écho, une résonance.

Bultmann disait qu'il fallait bien distinguer le Jésus historique du Christ de la foi. Du premier finalement nous savons bien peu de choses. Le second est évidemment respectable en tant qu'objet de foi, mais il n'a rien d'historique. On

a dit que Bultmann avait « démythologisé » le christianisme. Mais il ne faut pas prendre forcément ce mot de « mythe » dans un sens péjoratif. Car s'il y a bien sûr des mythes mystificateurs, il y en a d'autres qui font vivre, et qu'il faut scruter pour mieux voir clair en soi-même.

En général, il y a en l'homme, comme disait Bergson, une « fonction fabulatrice », qui lui permet, par telle fiction qu'il invente, telle représentation de ce qu'il désire, d'échapper à l'absurde de ce qui est. Telle est notre âme : comme cette petite fille aux allumettes dans le conte d'Andersen, qui se réchauffe dans la nuit froide au contact de ses petites flammes, de ses petites fictions – la nuit et la mort viendront bien assez tôt... Ou encore comme Shéhérazade qui chaque soir doit séduire le Roi par une histoire qu'elle lui raconte : sinon elle mourra. Ainsi de nous-mêmes : l'homme parle devant la mort comme le causeur adossé à sa cheminée.

Soit donc ici, pour dernier exemple, la fiction de la naissance virginale de Jésus. Elle vient d'un contresens de la Septante sur le passage d'Isaïe 7/14. Le texte hébreu porte : « Voici, la jeune fille (*almah*) deviendra enceinte, elle enfantera un fils, et elle lui donnera le nom d'Emmanuel. » Mais la Septante, reprise en Matthieu 1/23, porte : « Voici, la vierge (*parthenos*) sera enceinte, elle enfantera un fils, etc. » Cette fiction vient donc d'un contresens textuel. Bien sûr, elle peut être ridiculisée si on la prend littéralement, car on peut toujours dire que la parthénogenèse est impossible. Mais elle est extrêmement profonde et éclairante, si on sait bien voir ce qu'elle veut ou peut dire symboliquement : elle nous dit que le vrai père est celui qui, tel Joseph, adopte son enfant, prend la responsabilité de l'élever et de l'éduquer. Le père n'est pas le géniteur : il faut ici dépasser la biologie. Le père, comme dit César à Marius dans la pièce de Pagnol, ce n'est pas celui qui « donne la vie », car souvent elle lui est prise, mais « celui qui aime ». Magnifique leçon ici d'une fiction quand elle est instituante et vitale : elle nous fait advenir, par delà les données de la simple nature, à l'espace de l'humanité, de la culture.

Sans les romans, disait Valéry, comment pourrait-on s'y prendre pour faire la cour à une femme ? Et que serions-nous, disait-il encore, sans le secours de ce qui n'existe pas ? À certaines fictions il importe donc de donner un crédit, une foi, mais éclairés. Si certaines il est vrai sont infantilisantes et manipulatoires, d'autres nous font réellement grandir. Leur examen systématique est aujourd'hui une tâche urgente, et passionnante, pour que nous puissions enfin aller à la rencontre de nous-mêmes, lire dans le miroir qu'elles nous tendent notre vraie figure. Sachons donc les creuser, car nous en sommes à la fois les auteurs et les fils.

© Michel Théron

[article paru dans *Golias Magazine*, mars-avril 2009]